

Schopenhauer (1788-1860)

Alain Mallet
Février 2020

Introduction

Le but de cette introduction est de faciliter la compréhension du film programmé le 10 mars au Rio, « Le salon de musique » de Satyajit Ray. C'est pourquoi on retiendra surtout ce qui dans la philosophie de Schopenhauer témoigne d'un intérêt pour un mode de pensée né en Inde, hindouisme et bouddhisme.

-« Schopenhauer a été le premier penseur de premier rang à avoir quitté l'Eglise occidentale de la raison.... Chez lui débute la longue agonie du bon fondement et de la bonne raison ; il a signifié énergiquement leur congé aux théologies grecque et judéo-chrétienne. Le plus-réel-de-tout avait cessé pour lui d'être une créature d'esprit divine rendant justice à la raison. Avec sa doctrine de la volonté, la théorie du fondement du monde quitte le pieux rationalisme, tel qu'il a été en vigueur depuis l'époque de Platon, pour passer à une reconnaissance de l'a-rationnel frappée du sceau de l'effroi et de l'étonnement. Schopenhauer commence par relever la nature énergétique et pulsionnelle de l'Être dénué de raison. Il est en cela l'un des pères du siècle psychanalytique. Il a ouvert avec le plus grand respect les portes européennes aux théories asiatiques de la sagesse, notamment au bouddhisme : à long terme, cela pourrait constituer l'effet le plus important qu'il ait produit dans l'histoire de l'esprit. Il est possible que sa théorie de la résignation de la volonté déconcerte encore plus l'appétit de vivre qui caractérise aujourd'hui l'humanité dans le monde industrialisé, qu'elle n'avait troublé les contemporains de Schopenhauer, les positivistes progressifs et les révolutionnaires internationaux portés par la foi dans l'humanité.... Schopenhauer aurait pu écrire cette phrase : seul le désespoir peut encore nous sauver. Il n'a cependant pas parlé de désespoir, mais de renoncement. Le renoncement, pour les modernes, est le mot le plus difficile qui soit. Schopenhauer l'a crié à contre-courant... » (Peter Sloterdijk, *Tempéraments philosophiques*).

- On pourrait de Schopenhauer dire qu'il est un philosophe « notoirement méconnu » (cf. A. Vialatte). Sa reconnaissance fut tardive, et très vite associée à celle de Nietzsche. De sorte qu'on le voit souvent comme un précurseur renié de ce dernier.

- Son principal ouvrage, « *Le monde comme volonté et représentation* » commence par une lecture approfondie mais originale de Kant et souligne une parenté entre sa philosophie et celle présente dans des textes traditionnels originaires de l'Inde.

-Philosophe notoirement méconnu ;

_ Contrairement à ce qui vaut pour certains, il est intéressant de commencer par évoquer quelques éléments biographiques :

-La – relative – fortune de son père lui permet de n'avoir pas besoin de trouver un emploi pour vivre. Très jeune, il voyage en Europe, occasion pour lui d'être affecté par le spectacle des galériens à Toulon, d'une pendaison à Londres. Il revient à Hambourg, où son père se suicide. Il a alors une relation « tendue » avec sa mère avec qui il rompt tout lien en 1814.

Il présente une thèse (*De la quadruple racine du principe de raison suffisante*) qui est refusée. Il publie en 1819 son ouvrage majeur *Le monde comme volonté et représentation*, qui ne trouve aucun écho. (cf. la préface)

Il obtient un poste de Privatdozent à Berlin en 1820, où enseigne Hegel. Sa haine envers ce dernier (« moulin à paroles, charlatan, Caliban intellectuel ») le conduit à fixer ses heures de cours au même moment que ceux de Hegel. → Presque personne ne vient à ses cours.... Cependant que sa mère connaît un certain succès avec ses romans.

En 1839, il reçoit le prix de l'Académie norvégienne pour *Sur la liberté de la volonté*, mais essuie, l'année suivante, un refus de l'Académie danoise pour *Sur le fondement de la morale*, alors qu'il était seul candidat.

Il publie en 1851 les *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, qui connaît, enfin, un relatif succès.

Intérêt notamment de la part des écrivains :

- « Vous connaissez Schopenhauer ? Je lis en ce moment deux livres de lui. Idéaliste et pessimiste, un bouddhiste, au fond, ça me va ».

Ce que l'on retient habituellement de Schopenhauer, ce sont quelques formules qui expriment un profond pessimisme :

- « ... l'optimisme, quand il n'est pas un pur verbiage dénué de sens, comme il arrive chez ces têtes plates... est pire qu'une façon de penser absurde : c'est une opinion réellement impie, une odieuse moquerie, en face des inexprimables douleurs de l'humanité » (MVR).

« ... la satisfaction que le monde peut donner à nos désirs ressemble à l'aumône donnée aujourd'hui au mendiant et qui le fait vivre assez pour être affamé demain ».

-« Si l'on frappait aux tombeaux et que l'on demandait aux morts s'ils voudraient revenir un jour, ils secoueraient la tête en signe de refus ».

- « ... la vie n'admet point de félicité vraie, ... elle est foncièrement une souffrance aux aspects divers, un état de malheur radical » (MVR, p. 338).

- «Notre monde est le plus mauvais des mondes possibles » (MVR).

... à quoi il faut ajouter une profonde misanthropie (« taverne d'ivrognes », « asile d'alénés », « repère de brigands », « J'ai un caniche, et quand il fait une bêtise, je lui dis : fi, tu n'es pas un chien, tu n'es qu'un homme. Oui, un homme ! Tu devrais avoir honte. Alors il est tout honteux et va se coucher dans un coin), une non moins profonde misogynie, ainsi qu'une forte acrimonie contre la philosophie universitaire, notamment hégélienne (« Celui qui...inepte », p. 53).

-Faut-il alors s'étonner qu'il ait aussi écrit *L'art d'être heureux* ?

Pour répondre à cette question ainsi que pour mettre en question cette réponse un peu rapide qui consisterait à expliquer sa philosophie par sa biographie, il faut évoquer son rapport à la fois au bouddhisme et à Nietzsche.

- Bouddhisme :

Son voyage à travers l'Europe, ainsi que la suite d'échecs et de déceptions rencontrés au cours de sa vie

rappellent l'expérience du Prince Siddartha Gautama qui, sortant de son palais, rencontre le mal et le malheur (vieillard, pauvre, malade, mort).

- « Dans ma dix-septième année... mon esprit fut saisi par la misère de la vie comme l'avait été Bouddha dans sa jeunesse, quand ses yeux s'ouvrirent à la maladie, la vieillesse, la souffrance et la mort ».

Schopenhauer est un des premiers philosophes à s'être intéressé au bouddhisme et à l'hindouisme, pour des raisons qui ne tiennent pas seulement à sa philosophie, mais qui s'expliquent par le souci de certains allemands de se trouver une généalogie aryenne, expurgée de toute forme d'imprégnation hébraïque. L'intérêt allemand pour le bouddhisme, pour le Tibet, pour l'idée de civilisation indo-européenne est motivé par un antijudaïsme, que partage aussi Schopenhauer.

Mais la place du bouddhisme, et de l'hindouisme, dans la philosophie de Schopenhauer ne se réduit pas à ce contexte antijudaïque.

On verra que sa métaphysique entre en écho avec des intuitions présentes dans l'hindouisme et le bouddhisme. Comment faire avec la souffrance liée au désir qui fait notre être ?

Si Siddartha n'était pas sorti de son palais, il n'aurait pas eu cette expérience du monde et du mal qui l'accompagne. Cette conclusion nous conduit à considérer le rapport de Schopenhauer à Nietzsche.

- Nietzsche

-1) Dans la mesure où Nietzsche vient après Schopenhauer, on a tendance à considérer ce dernier avec des lunettes nietzschéennes (comme Hume à partir de Kant, Hegel à partir de Marx...), et l'on fait de Schopenhauer un « précurseur à dépasser », comme si la Volonté de puissance était la forme accomplie du vouloir-vivre, qui n'en aurait été que l'anticipation négative.

Nietzsche, après avoir été schopenhauerien (*La naissance de la tragédie, Schopenhauer éducateur...*) serait devenu nietzschéen en cessant d'être schopenhauerien (*Le cas Wagner, Généalogie de la morale, Ainsi parlait Zarathoustra...*).

Il faut donc commencer par appréhender Schopenhauer en « oubliant » Nietzsche.

-2) En évoquant la vie de Schopenhauer, et en ramenant sa philosophie à sa vie, on est tenté d'appliquer une grille de lecture nietzschéenne, et de voir dans cette pensée l'expression de la « santé » de celui qui l'a produite :

-Si Schopenhauer est pessimiste, c'est parce qu'il a été malheureux ! Sa philosophie est l'expression de son affectivité.

Mais, à cette façon de procéder, on peut, à l'inverse, considérer que seul celui qui a fait l'expérience de la souffrance, du malheur peut appréhender le monde correctement.

→ Deux manières de considérer les rapports entre biographie et œuvre :

- Nietzsche : la pensée est l'expression de la vie.

- Schopenhauer : la biographie est voie d'accès à la pleine connaissance philosophique.

- Le monde comme volonté et représentation

Ce livre commence par cette phrase : « Le monde est ma représentation », et il explique le sens de cette phrase à partir de son interprétation de la théorie kantienne de la connaissance (*Critique de la raison pure*).

Ce dernier part du constat de la différence entre deux types de jugements relatifs à des objets du monde.

- Cette table est verte → vérification a posteriori. Je dois être mis en présence de la table (ou me fonder sur le témoignage de quelqu'un qui a été mis en présence de cette table).

- Cette table est étendue → vérification a priori. Je sais, avant même de l'avoir vue, qu'elle occupe de l'espace.

D'où la conséquence :

- Espace (et temps) sont des formes a priori de l'expérience ; ce que Kant formule ainsi : « toute connaissance commence avec l'expérience, mais ne dérive pas toute de l'expérience ».

- Dans toute expérience, il y a de l'a priori. Ce que nous connaissons des choses, c'est leur « phénomène », c'est-à-dire la manière dont elles nous apparaissent. La « chose en soi » est inconnaissable. Si nous percevons le monde dans l'espace, l'espace est une propriété du sujet de connaissance, non de la chose en soi.

- Notre connaissance se limite aux objets de l'expérience. Les réalités supra-sensibles (Dieu, âme...) sont inconnaissables. Il n'y a donc pas de connaissance métaphysique.

Schopenhauer reprend la thèse de Kant :

- « Kant... a mis au jour cette vérité... que le temps n'appartient pas à la chose en soi, parce qu'il se trouve préformé dans notre faculté de concevoir ».

. Ce que Schopenhauer formule aussi ainsi : « le monde est ma représentation ».

Mais lorsqu'il explique cette phrase, il opère, par rapport à Kant, une « distorsion » (cf. R. Misrahi), il en tire une autre conclusion que Kant. Alors que pour Kant la chose en soi est inconnaissable, pour Schopenhauer, nous avons à côté de notre faculté représentative, une autre voie d'accès au réel, ce qu'il appelle la volonté.

- « Kant... n'est pas arrivé à découvrir l'identité du phénomène et du monde comme représentation d'une part, l'identité de la chose en soi et du monde comme volonté d'autre part. Mais il a fait voir que le monde phénoménal est conditionné par le sujet tout autant que par l'objet... entre l'objet et le sujet, (les formes les plus générales du phénomène) jouent le rôle d'un véritable mur mitoyen ; et il en a conclu qu'en raison de ce mur l'on ne pénètre l'essence intime ni de l'objet ni du sujet, autrement dit que l'on ne connaît jamais l'essence du monde, la chose en soi » (MVR).

→ Kant n'aurait pas tiré les conséquences de sa découverte !

Pour Schopenhauer nous avons accès à l'autre côté du mur mitoyen. Et cela grâce à notre corps qui n'est pas seulement un corps qui se représente, mais un corps qui éprouve, un corps qui est mon corps. Ce n'est pas la même chose de percevoir une aiguille qui pénètre dans la chair et de ressentir une piqûre dans son bras. Le plaisir, et la souffrance surtout, sont une voie d'accès au réel. Ce que traduit Schopenhauer par la formule :

- « Le monde est ma volonté ». (d'où le titre du livre). La volonté constitue la nature du monde.

Reste à décrire cette volonté, ce que fait Schopenhauer, en procédant par négation des propriétés de la représentation :

- Selon le monde comme représentation, les choses sont individualisées, dans le temps et dans l'espace.

- Selon le monde de la volonté, individualité, espace et temps n'ont plus de pertinence.

Dit autrement, le monde est volonté, au singulier, et les individus, donc les volontés singulières, sont des réalités phénoménales, donc illusoire. → illusion de la pluralité et de la temporalité.

Et Schopenhauer invoque des textes hindous, les *Védas* et les *Paranas* :

- « C'est la Maya, c'est le voile de l'illusion, qui, recouvrant les yeux des mortels, leur fait voir un monde dont on ne peut dire s'il est ou s'il n'est pas, un monde qui ressemble au rêve, au rayonnement du soleil sur le sable, où de loin le voyageur croit apercevoir une nappe d'eau, ou bien encore à une corde jetée par terre qu'il prend pour un serpent » (MVR).

- Hindouisme : un principe, Brahman, qui se décline en trois divinités, Brahma, qui crée le monde, Vishnou, qui le rêve (endormi sur un serpent enroulé), Civa, qui le détruit cependant que Brahma le « recrée » à l'identique en s'inspirant du rêve de Vishnou.

Mais si le monde est comme un rêve, reste à cerner les traits de ce « rêveur », la volonté.

La volonté est unique, elle n'est pas dans le temps ni dans l'espace, elle est sans but, sans fin si ce n'est qu'elle ne vise que sa propre perpétuation. Elle est absurde.

Pour comprendre cela, il faut mettre en rapport la manière dont l'individu (illusoire) que nous sommes se représente son existence et la manière dont il convient de la penser du point de vue de la volonté.

Ce qu'illustre sa conception, originale, de la sexualité et de la mort :

- La sexualité :

Schopenhauer se livre à un travail de « démystification » destiné à rendre compte de ce paradoxe : l'amour mobilise toute l'énergie des hommes, nourrit l'inspiration des poètes et des romanciers, alors même qu'il est source de souffrance et de misère.

- « On a l'habitude de voir les poètes essentiellement occupés de la peinture de l'amour... ; il se révèle être ... le ressort le plus puissant et le plus énergique, il met sans cesse à contribution la moitié des forces et des pensées de la partie la plus jeune de l'humanité, il est le but dernier de presque chaque aspiration humaine, il acquiert une influence néfaste sur les affaires les plus importantes, interrompt à toute heure les occupations les plus sérieuses... ne craint pas d'intervenir avec sa pacotille dans les tractations des hommes d'État et les recherches des savants... dénoue les relations les plus précieuses, rompt les liens les plus solides, sacrifie tantôt la vie et la santé, tantôt la richesse, le rang et le bonheur, que dis-je ! Fait même de celui qui est ordinairement honnête homme un homme sans conscience, de l'homme fidèle jusqu'alors un traître... on sera alors porté à s'écrier : pourquoi tout ce bruit ? Pourquoi cette agitation, ce déchaînement, cette angoisse et cette misère ? »

La réponse de Schopenhauer se déduit de sa position métaphysique :

L'essence de la volonté (vouloir-vivre) est de se maintenir dans l'existence. Or les individus sont mortels, mais ils ont la capacité de se reproduire. Du fait que l'existence individuelle est faite de souffrance et de misère, il faut que la volonté use d'un « stratagème » pour encourager les individus à se reproduire et ainsi à prolonger, pour une nouvelle génération une existence individuelle à la fois illusoire et malheureuse.

L'instinct sexuel sert donc les intérêts de l'espèce mais il apparaît à la conscience individuelle sous une forme expressive qui entretient son dynamisme, acceptable avec cette croyance en l'existence individuelle.

- « Ce qui s'exprime dans la conscience individuelle comme simple instinct sexuel, sans se porter vers un individu déterminé de l'autre sexe, c'est le vouloir-vivre pris en lui-même et hors du phénomène. Mais ce qui apparaît comme l'instinct orienté vers un but déterminé, c'est en soi la volonté de vivre sous la forme d'un individu exactement défini. Or, dans ce cas, l'instinct sexuel... sait très bien prendre le masque d'une admiration objective et duper ainsi la conscience, car la nature a besoin de ce stratagème pour arriver à ses fins ».

On voit donc que s'il y a « stratagème », duperie, le bonheur individuel compte peu, seul compte le résultat, le fait reproductif, le maintien dans l'existence de l'espèce. Il y a « ruse de la nature », comme il y a « ruse de la raison », chez Hegel (que Schopenhauer n'apprécie guère...).

- « L'égoïsme est un caractère si profondément enraciné en chaque individu que, pour inciter à l'action un être individuel, les buts égoïstes sont les seuls sur lesquels on puisse compter avec certitude... C'est pourquoi la nature ne peut en l'occurrence atteindre son but qu'en inculquant à l'individu une certaine illusion, grâce à laquelle il regardera comme un bien pour lui-même ce qui n'est tel en fait que pour l'espèce ; ainsi il se mettra au service de celle-ci tout en s'imaginant servir son intérêt propre et, de cette manière, une simple chimère, qui s'évanouira aussitôt après, flotte dans son esprit et se substitue comme motif à une réalité ».

Rien d'étonnant alors au fait que la déception, l'ennui soient le lot commun de toute union qui se réalise dès lors que le but véritable, la reproduction, est réalisé.

- « La satisfaction ne profite en réalité qu'à l'espèce et ne pénètre pas, de ce fait, dans la conscience de l'individu, qui, animé en cela par la volonté de l'espèce, servait en s'y sacrifiant un but qui n'était pas du tout le sien propre. Aussi chaque amant se trouve-t-il leurré, après l'achèvement du grand œuvre, car le mirage a disparu, qui faisait de l'individu la dupe de l'espèce ».

La réussite d'une union ne doit pas s'apprécier à l'aune de la satisfaction des individus mais à celle de l'espèce.

- « Il semble bien que, dans un mariage, ou bien l'individu ou bien l'intérêt de l'espèce ne trouvent pas leur compte. Le plus souvent il en est bien ainsi ; car que les convenances et l'amour passionné aillent de pair, c'est vraiment un hasard tout à fait exceptionnel. La nature physiquement, moralement ou intellectuellement pitoyable de la majorité des humains peut en partie trouver son origine dans le fait que les mariages ont lieu d'ordinaire, non d'après le choix et l'inclination seuls, mais d'après toutes sortes de facteurs extérieurs et de circonstances accidentelles ». Et si « ...les unions heureuses sont rares... c'est qu'il est de l'essence du mariage que sa fin suprême soit, non la génération présente, mais la génération à venir ».

De même, s'agissant des comédies, il écrit :

- « (La comédie doit) se hâter de baisser le rideau au moment où la joie est générale, pour que nous ne voyions pas la suite »

D'où la conclusion :

- « Si à présent ... nous plongeons notre regard dans le tumulte de la vie, nous voyons tous les êtres accaparés par les maux et les soucis de cette existence, tendant de toutes leurs forces à satisfaire des besoins sans fin et à se défendre contre des souffrances variées, sans pourtant pouvoir espérer autre chose que la conservation de cette vie individuelle tourmentée, pendant un bref laps de temps. Or, au milieu de cette mêlée, nous voyons se rencontrer les regards pleins de désirs de deux amoureux. - Mais pourquoi est-ce à la dérobée, craintivement, furtivement ? - Parce que ces amoureux sont les traîtres qui cherchent en secret à perpétuer toute cette misère et toutes ces peines, vouées sans eux à une fin prochaine : ils veulent empêcher que tout cela cesse, comme leurs semblables l'ont fait avant eux ».

La mort

-L'individu, victime de l'illusion qui le constitue, se pense comme mortel.

- « L'animal vit sans connaissance réelle de la mort... Chez l'homme l'effrayante certitude de la mort a fait son apparition en même temps que la raison ». Mais cette « effrayante certitude », bien qu'apparue avec la raison, est déraisonnable.

C'est l'envers de leur volonté de vivre. « Or, l'attachement à la vie paraît bien plutôt insensé car la valeur objective de la vie se présente de façon très incertaine, et il reste pour le moins douteux que cette vie soit préférable au non-être ». Par conséquent ce puissant arrachement à la vie est, par suite, déraisonnable et aveugle ».

Et « l'instant de la mort pourrait bien être semblable à celui où l'on s'éveille d'un rêve pénible, où l'on sort d'un cauchemar ».

Mais surtout la crainte de la mort repose sur l'illusion de l'individualité. Or « l'individualité est pure apparence : elle naît de l'espace et du temps, qui sont les formes créées par la faculté de connaître dont jouit mon cerveau, et imposées par elles à ses objets ; la multiplicité aussi et la distinction des individus sont une pure apparence... ». A noter : individu‡ conscience.

Si donc nous considérons les choses du point de vue de la nature, ou, du moins de l'espèce, nous nous rendrions compte que les individus disparaissent mais, par la reproduction, d'autres individus apparaissent, qui assurent la pérennité de l'espèce.

- « Si donc la mère de toutes choses envoie ses enfants au-devant de mille dangers menaçants, avec tant d'insouciance et sans protection, ce ne peut être que parce qu'elle sait que, s'ils tombent, ils retombent dans son sein, où ils sont à l'abri, et que par conséquent leur chute n'est qu'une plaisanterie. Elle n'en use pas autrement avec l'homme qu'avec l'animal. Sa sentence s'étend donc aussi à celui-ci : vie et mort de l'individu lui sont indifférentes ».

Si bien que la vie se déroule dans un éternel présent, où le temps n'existe que sous une forme illusoire, qui permet au désir, et par conséquent à la souffrance et à l'ennui de se déployer.

- « La volonté de vivre se manifeste elle-même dans un présent sans fin, car celui-ci est la forme de vie de l'espèce, laquelle ne vieillit pas, mais reste toujours jeune... Il n'y a pas de plus grand contraste que celui qui existe entre la fuite irrésistible du temps... et l'immobilité rigide de ce qui est vraiment, de ce qui est en tout temps un et identique... Je sais bien que, si j'affirme sérieusement à quelqu'un que le chat qui joue maintenant dans la cour, est encore le même que celui qui exécutait les mêmes sauts et les mêmes tours il y a trois cents ans, il me tiendrait pour fou ; mais je sais aussi qu'il est encore bien plus insensé de croire que le chat actuel est entièrement et radicalement un tout autre chat que celui d'il y a trois cents ans... dans cet animal, l'éternité de l'idée (l'espèce) s'imprime dans la finitude de l'individu ».

La vie sur le plan de la représentation est une existence placée sous l'emprise du désir.

- « Nous vivons constamment dans l'attente du mieux... Et c'est là en règle générale le cours de la vie de l'homme, dupé par l'espérance, il danse dans les bras de la mort ».

Pour se justifier, Schopenhauer fait appel à des images empruntées à la mythologie et à l'expérience commune/

-Ixion, attaché à une roue, cet instrument de supplice symbolise la succession ininterrompue des désirs, l'un apparaissant dès que le précédent est satisfait. Il faut même imaginer que c'est le supplicé qui met la roue en mouvement.

- Les Danaïdes, condamnées à devoir remplir un tonneau sans fond. L'espoir alternant avec la déception entretient le processus.

-Tantale. Ce qui mettrait fin à la soif est à chaque fois éloigné, l'homme étant condamné, tant qu'il vit, à une soif perpétuelle, toujours accompagnée d'efforts vains pour l'étancher du fait de l'espoir toujours renaissant.

Tant qu'il y a de la vie , il y a de l'espoir, hélas !

Les choses se passent ainsi :

- « Tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une souffrance. La satisfaction y met fin ; mais elle est courte... le désir satisfait place aussitôt à un nouveau désir ; le premier est une déception reconnue, le second est une déception non encore reconnue ».

Lorsqu'elle a lieu , la satisfaction ne dure pas, se change vite en déception, en ennui, en dégoût, auquel fait suite un nouveau désir. →le désir est cette machine infernale, cet instrument de supplice, que le supplicé entretient lui-même, comme s'il faisait tourner la roue sur laquelle il est attaché. « Le bourreau et le patient ne font qu'un »... comme la sexualité le montre !

Autre image : les hommes sont comme des porcs-épics, qui, souffrant de la solitude, se rapprochent et se blessent, s'éloignent alors pour souffrir de nouveau de la solitude.

A noter que cette misère n'épargne personne, les classes pauvres souffrant plutôt du manque, les classes aisées souffrant de l'ennui (cf. *La dolce vita*).

Le désir prend donc la forme d'un rapport douloureux au temps. La (le) pendule symbolise bien l'alternance sans fin et sans but du cycle « manque, besoin/ ennui, dégoût ». Le mouvement du pendule est « l'inquiétude ». Lorsqu'un homme meurt on arrête le mouvement du balancier, c'est pour cet homme, la fin de l'inquiétude.

Schopenhauer rend ainsi compte d'une expérience habituellement partagée : on passe sa vie à attendre ce qui ne tardera pas à nous décevoir quand on l'aura obtenu. Le pire : c'est l'espoir d'un bonheur possible qui est l'instrument de la prolongation du malheur.

- « Il n'y a une erreur innée, c'est celle qui consiste à croire que nous existons pour être heureux »

Reste alors à reposer la question laissée en suspens : comment comprendre qu'il a pu écrire *L'art d'être heureux* ?

Une phrase de Nietzsche peut nous mettre sur la voie de la réponse :

- « ... un pessimiste, un négateur de Dieu et de l'Univers qui...joue de la flûte... a-t-il le droit de se dire véritablement pessimiste ? » (*Par delà...* § 186).

Concernant le bonheur, il faut abandonner l'idée d'un bonheur positif, il faut partir de l'idée qu'il ne saurait être que négatif.

- « Nous sentons la douleur, mais non l'absence de douleur ; le souci, mais non l'absence de souci, la crainte, mais non la sécurité... Seules, en effet, la douleur et la privation peuvent produire une impression positive et par là se dénoncer elles-mêmes ; le bien-être, au contraire, n'est que pure négation »

Il existe pour Schopenhauer trois formes possibles, sinon de bonheur, du moins de salut, qui ne peut être que la cessation de la souffrance, donc du désir :

- L'ascétisme, conçu comme annulation de la volonté, abstinence.

- La morale, qui découle directement de sa métaphysique :

- « L'individuation est pure apparence...la multiplicité aussi et la distinction des individus sont une pure apparence, qui n'existe que dans l'idée que je me fais des choses. Mon être intérieur, véritable, est aussi bien au fond de tout ce qui vit, il y est tel qu'il m'apparaît à moi-même dans les limites de ma conscience. Cette vérité, le sanscrit en a donné la formule définitive : « *Tat twam asi* », « Tu es cela » ; elle éclate aux yeux sous la forme de la pitié, principe de toute vertu véritable c'est-à-dire désintéressée, et trouve sa traduction réelle dans toute action bonne ».

La pitié s'oppose ainsi à l'égoïsme qui repose sur l'illusion de l'individualité.

- L'art, et tout particulièrement la musique.

A l'art correspond une attitude, la contemplation (l'art est vu sous l'angle de la réception plutôt que de la création), qui consiste à considérer le monde indépendamment de toute préoccupation utilitaire.

« ...la contemplation pure... c'est la confusion du sujet et de l'objet...c'est l'oubli de toute individualité,... c'est le moment où une seule et unique transformation fait de la chose particulière contemplée l'idée de son espèce, de l'individu connaissant, le pur sujet d'une connaissance affranchie de la volonté ; désormais sujet et objet...

échappent au tourbillon du temps et des autres relations. Dans de telles conditions, il est indifférent d'être dans un cachot ou dans un palais pour contempler le coucher de soleil... nous sommes simplement l'oeil unique du monde... il devient indifférent de savoir si l'oeil contemplateur appartient à un roi puissant ou bien à un misérable mendiant ».

Contempler, c'est cesser de vouloir, de désirer, donc de souffrir.

L'« idée » doit être distinguée du « concept ». Le concept appartient au registre de la représentation et obéit à une logique utilitaire. Bergson dira : « C'est l'herbe en général qui attire l'herbivore ». L'idée relève du registre de la contemplation désintéressée.

L'idée révèle « l'unitas ante rem » tandis que le concept révèle « l'unitas post rem ».

La contemplation est comme un « regard à rebours, tourné vers un passé antérieur au temps du monde » (cf. Clément Rosset).

Maintenant pourquoi cette singularité de la musique ?

Ce qui fait l'essence de la musique c'est qu'elle est un langage inarticulé, qui n'a pas de rapport avec ce monde, qui renvoie à un « ailleurs du monde », qui précède toute forme. Elle renvoie à un monde d'avant la séparation, « l'horreur de la séparation » (cf. Plotin), avant le monde de la représentation. La musique réalise le prodige de faire aimer la répétition, habituellement source de nos tourments. Elle nous délivre du temps tel qu'on l'éprouve habituellement, c'est-à-dire douloureusement.

A noter que Schopenhauer n'appréciait pas spécialement Wagner. « Il devrait pendre la musique au clou... Moi, Schopenhauer, je reste fidèle à Rossini et Mozart ».

Conclusion

Si j'ai surtout insisté sur la parenté avec certains aspects de la pensée hindouiste ou bouddhiste, la raison est liée au fait que nous avons décidé d'organiser la projection du film de Satyajit Ray *Le salon de musique*.

Le salon de musique (1958).

- « Ne pas avoir vu le cinéma de Ray revient à exister dans le monde sans avoir vu le soleil ou la lune ». A. Kurosawa.

Inspiré d'un roman de T. Bandyopadhyay, le contexte du film n'est pas sans lien avec celui de deux autres romans : *Le guépard* de G. T. de Lampedusa (lui-même mis en film par L. Visconti), et *Le maître du jeu de go* de Y. Kawabata.

Le point commun : ils mettent en opposition la conduite de deux personnages qui incarnent à la fois des positions sociales et des visions du monde :

- Le Guépard : le comte Salina est un aristocrate appartenant à une classe en déclin, cultivé, aux goûts raffinés et un riche bourgeois, appartenant à la classe montante, aux goûts plus communs.

- Le maître du jeu de go : le tenant du titre, un joueur vieillissant, respectueux des traditions, pour qui le jeu est

surtout l'occasion de manifester sa maîtrise de soi, en s'interdisant des coups qui sont du « petit jeu », même s'ils pourraient mener à la victoire, et le prétendant, un joueur plus jeune, qui joue « pour gagner, peu importe la manière.

- Le salon de musique : Ray, un propriétaire terrien, dans une société encore quasi-féodale, imbu de son rang et de ses privilèges mais presque ruiné, au goût raffiné, amateur de musique, et Ganguly, un bourgeois enrichi, vulgaire, « snob » (sine nobilitate), qui pense que l'argent peut lui permettre d'inviter des musiciens, pour organiser un concert, privilège jusque là réservé aux aristocrates comme Ray.

Tout les oppose, le rapport à l'argent, à l'art, à la musique, au temps.

- « Un luxe authentique exige le mépris achevé des richesses, la sombre indifférence de qui refuse le travail et fait de sa vie d'une part la splendeur infiniment ruinée, d'autre part une insulte silencieuse du mensonge laborieux des riches » Georges Bataille (*La part maudite*).

Pourquoi Schopenhauer ?

On a fait allusion à l'intérêt de ce dernier pour l'hindouisme et le bouddhisme. Or le film semble présenter deux (ou trois) visions du temps, en rapport, du moins l'une d'entre elles, avec l'hindouisme.

- Le temps selon Ray : on est dans un « éternel présent », en accord avec l'ordre figé des castes. Un temps, où « l'individu » est malheureux (la mort de son fils). Un temps dont on s'échappe par la musique.

- Le temps selon Ganguly : c'est un temps historique, dans lequel Ganguly représente le progrès, l'accès aux privilèges réservés pour un temps encore, mais plus pour longtemps, aux castes supérieures.

- Le temps selon Satyajit Ray : le metteur en scène fait voir les deux formes de temporalité : il souligne la « noblesse », le raffinement esthétique de Ray, mais aussi sa morgue, son attitude méprisante. Il souligne par symétrie la vulgarité de Ganguly, mais aussi son dynamisme, qui condamne l'oisiveté de Ray, qui n'est plus que de la paresse. Ganguly vit dans un temps historique, Ray aussi, même s'il ne veut pas le reconnaître. appartient au passé, Il appartient au passé, comme ses valeurs.

-« la bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire. Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques » (Marx, *Manifeste*).

IL n'empêche que Ray, le personnage du film, sait apprécier la musique. Le «salon de musique » n'est pas seulement un instrument de domination sociale. Ce qui échappe à Ganguly.

Cf. : <https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/le-salon-de-musique/>